Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 79 (1952)
Heft: 12

Artikel: Découvrir ce qui est nôtre ! : La Tour-de-Peilz
Autor: Landry, C.-F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-228315

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Découvrir ce qui est nôtre !

La Tour-de-Peilz

par C.-F. Landry.

Je voudrais dire que ces lignes sont écrites au vent, et qu'elles ne prétendent à rien sinon à marquer le bonheur. Dès que la roue de l'été s'incline, dès que la lumière de septembre commence à tacher le grand miroir des jours, — et c'est très tôt — il faut goûter ce que les matinées offrent de mûr. Juin, juillet, c'étaient des matins durs ; à dix heures, une chaleur sèche accablait. Mais, d'année en année, je prends rendez-vous avec des heures, avec des lieux : la Tour-de-Peilz est un de ces endroits.

Par un matin d'août, chercher la petite rue qui descend vers le port, c'est le commencement d'une joie. Il y a pas mal de maisons laides, et une fois encore je me dis que ce n'est pas la laideur qui offense ; la laideur se marie assez bien à la grâce ; on ne demande pas des lieux parfaits, mais des lieux où l'esprit souffle encore. Et ailleurs, des maisons plus belles sont stupides, parce que se sont des maisons prétentieuses. Tandis que ces quartiers qui se sont faits au cours des temps sont harmonieux.

Ainsi, la Tour.

Est-ce la présence cachée d'une propriété qui ne peut être que belle ? Est-ce les murs anciens, ce rayonnement secret des grandes ruines ? Est-ce la présence de tant de peupliers dont le feuillage tremble sans vent comme miroite le Léman ? La Tour-de-Peilz est un « climat ». Ce pré de douce pente, cette herbe roussie, un treuil, un noyer, les gris de la jetée, tout cela est d'un autre temps. De cinquante ou de cent ans en arrière. On regrette presque le récent soucis de mettre des fleurs au long du mur ; les fleurs n'ont pas partout leur place ; il est des lieux qui ont un charme tout en nuances, et la fleur de jardinier est alors une fausse note.

Tandis que des vieux bâtiments, avec leurs portes paysannes, planches verticales recouvertes de planches horizontales qui s'emboîtent, et leur peinture qui s'écaille, et leur seuil usé, c'est tellement plus d'ici, et savoyard en même temps, chablaisien pour tout dire.

Voici l'ombre froide de platanes bien conduits, bien rabattus. Un vrai toit, une vraie grotte à deux pas de l'éblouissement.

Je pensais, sans vouloir faire de l'histoire, à cette terrible nuit de juin 1476, où la ville de la Tour sentit les « Allemands » battre ses murailles, comme un lac d'orage ; et ce qui s'ensuivit, cette bataille perdue, et cette tuerie des habitants, qu'ils soient hommes, femmes ou enfants même ; une sorte d'Ouradour de l'époque. Pourquoi n'en pas parler ? Les Bernois d'alors sont devenus nos pacifiques voisins ; ce qui prouverait que les guerres ne sont ni fatales, et

ni les hommes à tout prix méchants comme de la brute.

Mais tout de même, une ville entière massacrée, ça a laissé quelque chose dans l'air ; un petit rien de charme précaire. Ces lieux là ont vécu. L'histoire ne devrait jamais être une science, mais toujours un peu de vie qu'on réchauffe au creux de la main. M'avait frappé, au bord d'un tout petit lac, ce champ qui le domine, ce champ parmi les autres champs, où la mémoire des hommes a dressé une pierre, un beau et simple bloc de pierre : Sempach.

Nous voici loin de la Tour, direz-vous. Je n'en suis pas si sûr. Il faut flâner ; il faut rêver, il faut unir des idées à des pas.

Je voudrais que de telles notes donnent envie, éveillent le goût d'aller voir. Car enfin, nous prenons tous la grande route, nous traversons la Tour comme des voleurs de vitesse. On se dit : « Je m'arrêterai une autre fois. » On s'aperçoit qu'entre une fois et une autre fois, il s'est écoulé onze ans.

Je me faisais la morale. Je me disais que je suis toujours par chemins, à voir des choses du loin. Faut-il répéter ce que disait l'escargot de Paul Budry au poulain :

« Moi, mon plaisir c'est d'aller près. »

Les « sâ-tot »

Ils en ont parfois de bonnes, ceux qui veulent toujours tout savoir ; ah ! si les trains pouvaient parler, eux qui sont tellement bien placés pour ouïr certaines de ces bêtises « grosses comme des quarterons »...

Pully est en train de construire une nouvelle église, côté La Rosia : la première du canton munie d'un carillon. Ses murs commencent à se profiler au-dessus de Pully-Nord, et ils vous ont, il est vrai, une allure assez particulière : des murs de moûtier, quoi ! Dans le vagon, une vieille dame annonce alors :

— Ce sont les ruines de l'ancien amphithéâtre de Pully !...

* * *

Pully est aussi en train de construire sa « grande salle » ; ou plutôt de la reconstruire, car on a démoli l'ancienne, devenue insuffisante. Dans le vagon, c'est une jeunette qui déclare sans rire :

— Ils ont rasé le Prieuré pour faire une belle grande salle !...

Sans blague, comme si l'on pouvait avoir l'idée de toucher à notre Prieuré !

* * *

Changeons d'endroit. En partant de Lausanne, vous avez à main gauche le vieux bourg de Cossonay, avec sa belle église perchée sur la hauteur ; et à main droite, le riant village de Penthalaz, très prospère grâce à ses industries, et qui a dévalé la pente jusqu'à la Venoge : si bien que le hameau nommé — bien à tort — Cossonay-Gare se trouve en réalité sur Penthalaz. Dans le train, une régente (vous avez bien lu : une régente) instruit ses élèves :

— Vous voyez, en bas c'est Cossonay-Gare, là-haut c'est Cossonay-Ville, et en face c'est... *Cossonay-Village !*

Pas moinsse...

Ce même Penthalaz a trouvé à se ravitailler en eau... sous la Venoge ; on a donc pompé cette eau jusqu'à un réservoir construit au sommet d'une crête boisée dominant la voie ferrée. Dans le train, quelqu'un proclame :

— Ça, c'est une ancienne ruine datant du moyen âge !...

(Authentique !) *Chs M.*